

XYZ. La revue de la nouvelle

Alone together

Jean-Paul Beaumier



Numéro 52, hiver 1997

Étreintes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4678ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (1997). *Alone together*. XYZ. La revue de la nouvelle, (52), 53–57.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Alone together

Jean-Paul Beaumier

Il aime bien entendre le cliquetis de vaisselle, qui précède et suit l'heure des repas lorsque Chet, l'employé affecté au service à l'étage, pousse son chariot dans lequel s'entrechoquent des verres et des assiettes à demi remplies. Ici, tout le monde l'appelle Chet, à cause des airs que l'employé fredonne sans arrêt. Et aussi, bien sûr, parce qu'il ressemble à Chet Baker. Pas le Chet Baker de la fin, mais celui des premières années, avant qu'il ne s'abîme la gueule dans l'alcool et la drogue à défaut de pouvoir se fondre complètement dans sa musique. L'employé a la même allure désinvolte que le musicien, la même chevelure ébouriffée, le même regard résolu. Aujourd'hui, il fredonne *Alone together*, une pièce jouée pour la première fois à Paris, le 28 novembre 1955, et enregistrée l'année suivante sur étiquette Barclay. Il sait tout, ou presque, de la vie de Chet Baker, des disques qu'il a enregistrés, des musiciens qui l'accompagnaient, des succès qu'il a connus comme de sa fin pitoyable. Mais s'il devait choisir sa mort, il préférerait encore celle du musicien aux sables mouvants dans lesquels s'enlise l'homme à qui il vient de sourire et qui le regarde chaque fois entrer et sortir de sa chambre avec une candeur désespérante.

Il n'y a pas si longtemps, cet homme aurait pourtant facilement reconnu la petite phrase mélodieuse de *Alone together*, que l'employé n'a interrompu qu'un bref instant pour le saluer et déposer le plateau contenant son repas à sa portée. Il aurait même pu reprendre la mélodie exactement là où s'est arrêté l'employé.

Le plus étonnant, c'est que ce soit elle qui ait reconnu l'air que fredonne l'employé à qui elle rend son sourire en le croisant

dans ces corridors étroits qui lui serrent chaque fois le cœur. Elle s'en remettait toujours à lui pour se remémorer le titre d'une chanson, d'un livre ou le nom d'un auteur qu'elle affectionnait. Il n'y a que le nom des fleurs qu'elle retient et, aujourd'hui, elle ne peut plus compter que sur sa propre mémoire, aussi bien dire sur presque rien, répète-t-elle à la ronde, mi-sérieuse, mi à la blague.

Elle trouve pour le moins insolite que l'employé qui lui apporte le plus souvent ses repas partage avec lui la même passion pour Chet Baker. Mais elle est seule à le savoir. Elle se reproche parfois de ne pas engager la conversation avec l'employé, pour lui dire que... Lui dire quoi? Que son mari adorait Chet Baker et qu'aujourd'hui il ne reconnaît sans doute pas davantage l'une de ses mélodies de celle d'un autre musicien? Elle préfère encore croire qu'il aime toujours cette musique feutrée, envoûtante, toute en nuances, parfois triste comme ces journées qui ne laissent derrière elles que le vide, parfois légère comme la poussière qui se pose au creux de la main.

Dans l'embrasement de la porte qui baigne dans la pénombre, elle s'arrête un instant avant de manifester sa présence. À cette heure du jour, lorsqu'il fait soleil, la chambre est inondée d'une lumière chaude, presque joyeuse. Confortablement assis dans son lit, le dos appuyé contre les oreillers, les mains posées à plat sur la couverture qui couvre ses membres inférieurs, il regarde par la fenêtre. Au loin, se profilent les Laurentides dont il a toujours aimé la présence rassurante, comme si les montagnes s'élevaient en rempart à l'horizon. Ainsi vu de profil, il pourrait tout aussi bien être un convalescent qui rentrera chez lui dans quelques jours. Rien ne laisse entrevoir le mal terrible qui l'étreint et les sépare. Elle s'étonne encore qu'il ait conservé un air de gamin après toutes ces années, et ce, malgré la maladie. Ses traits ne trahissent aucun souci, aucune anxiété. Sa mère rebelle aux reflets autrefois dorés y est sans doute pour quelque chose.

Elle s'attarde un moment à épier ce corps qu'elle n'a plus senti contre elle depuis maintenant des mois et qu'elle caresse lentement du regard. Lorsqu'elle le voit ainsi, étendu dans ce lit qu'il ne quitte pour ainsi dire plus, emmailloté dans ses pensées, elle se demande si elle a eu raison de le placer dans cette institution. Peut-être la reconnaîtrait-il s'il n'avait pas été brusquement coupé de son univers, de ses livres, de ses disques... Elle se console en se disant qu'il a une chambre qui donne du meilleur côté du jardin. Les jours où elle ne peut venir, elle laisse à la musique de Chet Baker le soin de les réunir autrement. Peut-être est-ce mieux ainsi, se dit-elle parfois, *Alone together*...

« Bonjour André. Tu vas bien ? »

Il tourne lentement la tête vers la femme qui entre avec un bouquet de fleurs dans les mains. Il pose sur elle un long regard apaisé avant de lui rendre son sourire. Délicatement, elle dépose les fleurs au pied de son lit et retire son manteau.

« Tu as mangé ? »

Il a beau cherché, il ne se rappelle plus s'il a ou non mangé, ni qui est cette femme qui s'approche de lui.

« Je t'ai apporté des tulipes, lui dit-elle sur un ton faussement enjoué. Je sais bien que tu préfères les marguerites, mais je n'en ai trouvées nulle part. »

Il a toujours aimé les fleurs, et encore plus l'entendre lui répéter leur nom à voix haute, pour le seul plaisir des mots eux-mêmes, des sonorités propres à chacun d'eux, ancolie, asphodèle, aster, bouton d'or, capucine, clématite, coquelicot, giroflée, iris, myosotis, pavot, pensée, saponaire. À chacune, elle accordait une qualité, une vertu : simplicité du cœur de la marguerite, élégance du rhododendron, incertitude du trèfle, froideur de l'hysope, éloquence amoureuse des tulipes...

L'étonnement se lit sur son visage à la vue des fleurs, de leur absence de couleur. Son univers ne repose plus que sur des contrastes, des changements d'état : bruit et absence de bruit, lumière et absence de lumière, présence et absence de cette femme. C'est la première fois qu'elle lui apporte des tulipes

blanches. Il y en avait pourtant toujours dans leur jardin au printemps. Soigneusement, elle les dispose dans un vase et, durant tout ce temps, il ne la quitte pas des yeux. Elle se demande à quoi il pense, s'il a préservé quelque souvenir d'elle et de lui.

« J'ai fait un drôle de rêve la nuit dernière », lui dit-elle en se rapprochant. Elle s'assoit sur le bord de son lit et lui prend la main. « Nous étions à Florence, dans ces petites rues qui donnent autour de la place du Dôme. Tu voulais absolument retourner à la Galerie des Offices, revoir ces formes humaines s'extraire de leur bloc de marbre. Tu te souviens à quel point tu étais fasciné par ces sculptures inachevées, par ces formes surgissant du néant ? »

À nouveau, il lui a échappé, tel un oiseau s'envolant dès qu'on s'approche trop près. Chaque fois qu'elle croit l'atteindre, le rejoindre ne serait-ce qu'un bref instant, un voile glisse sur son regard. Rien ni personne ne le retient plus. À tout moment, son esprit déserte l'instant présent pour trouver refuge dans un ailleurs qui lui est inaccessible. Jamais plus elle ne parviendra à l'extraire du bloc de marbre dans lequel il s'enfonce un peu plus chaque jour.

Elle l'observe un moment, cherchant encore à comprendre ce qui lui a ravi son attention, puis elle ferme les yeux et se laisse envelopper par le silence ambiant, par cette longue plainte mélodieuse qui monte en elle et lui rappelle combien elle aimait s'abandonner dans ses bras. Lorsqu'elle rouvre les yeux, à la vue de sa mère rebelle, toujours la même, qu'elle replace doucement de sa main droite, elle éprouve un court instant de bonheur. Au moins, il ne souffre pas, se dit-elle.

Aujourd'hui, il vient d'avoir soixante-dix ans. Elle lui aurait sans doute fait une fête, avec un gâteau, des bougies et des fleurs. Leurs enfants seraient venus, accompagnés de leurs propres enfants. Ils auraient bu du champagne pour souligner l'occasion. La musique de Chet Baker aurait assourdi le bruit des rires et des bouchons qui sautent comme celui qui vient de

le tirer de sa rêverie. De son sac, elle retire délicatement une flûte qu'elle remplit à ras bord avant de la porter à ses lèvres, puis aux siennes, bon anniversaire mon amour, avant de refermer les yeux pour mieux s'abandonner à la musique qui monte en elle, à cette étreinte qui la fait virevolter sous le regard étincelant de son mari qui aime bien voir tournoyer les pétales de marguerite autour de lui et sentir à nouveau ces longues tiges caresser ses jambes d'enfant.